FRC 10300 a

PIRON AVEC SES AMIS,

Case FRC 17341

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par J. M. DESCHAMPS.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 19 Juin 1792 (vieux style.)

SECONDE ÉDITION,

Avec quelques changemens.

A PARIS,

Chez le Libraire, au Théâtre du Vaudeville, à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, n°. 44.

An deuxième.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Les CC. et Cnes.
PIRON.	*Duchaume.*
COLLÉ.	*Bourgeois.*
GALLET.	*David.*
LANDEL, fils, maître du Caveau.	*Julien.*
BABET, sa femme.	*Dumay.*
Mad. DUMONT, mère de Babet.	*Baral.*
UN COMMISSAIRE.	*Chapelle.*
LE CLERC du Commissaire.	*Léger.*
UN CAPORAL.	*Félix.*
Quatre hommes du Guet.	
DUBOIS, domestique de Mondor, financier.	*Carpentier.*
Gens de la nôce de Landel et Babet.	
Voisins et Voisines.	

La scène est à Paris.

PIRON

AVEC SES AMIS,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente une place publique, entourée de maisons. Sur un des côtés, est un cabaret appartenant au jeune Landel. Vis-à-vis, est la maison d'un Commissaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CLERC du Commissaire, DUBOIS.

LE CLERC, *sortant de chez lui, avec Dubois.*

IL est tard; monsieur le Commissaire est près de se coucher; mais en son absence, c'est moi qui le remplace et nous pouvons ici parler librement. L'envie que j'ai de servir monsieur Mondor, me fait désirer de connoître un peu mieux l'affaire qu'il nous recommande. Au reste, j'aurais parié d'avance que l'amour entrait dans tout ceci pour quelque chose.

DUBOIS.

Mais, comme vous devinez!

LE CLERC.

C'est l'habitude des affaires. On en voit tant dans notre état! et puis je m'étonnais qu'un financier, aussi

riche que monsieur Mondor, poursuivit une pauvre femme qui se trouve hors d'état de payer.

DUBOIS.

Mais ce n'est pas cette madame Dumont qu'il aimait.

LE CLERC.

Non !... Elle a donc une fille ?

DUBOIS.

Précisément; une fille âgée de dix-huit ans, nommée Babet, qui demeurait chez lui avec sa mère.

LE CLERC.

J'entends; et monsieur Mondor voulait du bien à Babet.

DUBOIS.

Vraiment, c'était tous les jours des petits soins, des petits cadeaux...

LE CLERC *en riant.*

Oui, oui...

DUBOIS.

Madame Dumont s'en apperçoit à peine, que, sans redouter la pauvreté qui l'attendait, sans songer même au petites dettes que feu son mari avait contractées dans la maison, et pour lesquelles on pouvait la poursuivre, elle disparaît de chez monsieur Mondor, cherchant quelqu'autre maître moins généreux pour sa fille.

LE CLERC.

Cette femme n'est pas prudente.

DUBOIS.

Mais ce qui a irrité le plus mon maître, c'est d'apprendre qu'aujourd'hui même sa petite Babet doit se marier.

LE CLERC.

Bon! et à qui ?

DUBOIS, *montrant le cabaret vis-à-vis.*

A un jeune homme qui s'établit marchand de vin dans votre voisinage..... ici même.

LE CLERC.

Quel rival pour monsieur Mondor !

DUBOIS.

Ce jeune homme est le fils de Landel, maître du caveau, dont on parle tant.

LE CLERC.

Je ne connais ni Landel, ni le caveau.

DUBOIS.

C'est un lieu où plusieurs gens de lettres, que je vois quelquefois venir chez mon maître, se rassemblent pour fêter les muses, le verre à la main ; tel que monsieur Piron qui s'est endimanché ce matin pour nous porter un exemplaire de ses ouvrages ; et monsieur Collé, auteur de la partie de chasse, et monsieur Gallet, qui est tout-à-la-fois épicier et poëte.

LE CLERC.

Je ne connais point les poëtes, et je me soucie fort peu des gens de lettres, quoique le frère de monsieur le Commissaire en soit un, à ce que je crois ; du moins on dit qu'il compose de ces pièces qu'on nomme.... qui font.....

DUBOIS.

Rire ?

LE CLERC.

Oui.

DUBOIS.

Des comédies ?

LE CLERC.

Non.

DUBOIS.

Ce sont des tragédies peut-être ?

LE CLERC.

Oui, je crois que c'est cela, et peu m'importe ; mais ce qui m'importe beaucoup, c'est de complaire à monsieur Mondor en tout ce que je pourrai. Dites-lui donc, je vous prie, que monsieur le Commissaire s'est déjà occupé de cette affaire, et que demain, sans faute, si madame Dumont ne paie pas les dettes quelle a laissées, et qui se montent à deux cens livres.... vous m'entendez. (*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE II.

DUBOIS, *seul.*

AIR : *Une petite fillette, qui n'avait pas plus d'quinze ans.*

MA foi, vive sa prudence !
Il est bien clair qu'en ce jour,
Aux dépens de l'innocence,
A mon maître il fait sa cour.
Eh aye, eh hu ! Eh aye, eh pousse ! Eh aye, eh hu !
V'là comme on s'avance !
Par des chemins plus délicats,
La vertu ne s'avance pas....
Les créanciers suivent ses pas ;
On semble se liguer tous bas.....
Ah !
Pour la traiter du haut en bas.... (*bis.*)

On entend jouer dans le lointain, la fin de l'air :

Et lon lan la, landerirette.

DUBOIS, *court regarder, puis il s'écrie :*

Est-il possible ! c'est la nôce de notre petite Babet ; Monsieur Collé est auprès d'elle ; monsieur Gallet joue du violon. Je reconnois aussi monsieur Piron paré

comme il l'était ce matin. Ils viennent ici ; retirons-nous.

SCÈNE III.

PIRON, *en habit galonné.* COLLÉ, GALLET, BABET, LANDEL; Mad. DUMONT, *mère de Babet. Les gens de la nôce.*

La nôce défile sur le théâtre ; Gallet la conduit un violon à la main.

PIRON.

AIR : *Et lon lan la, landerirette.*

ET puis d'un air plus honnête,
Le portier vous introduit ;
Il eût brusqué le poëte,
Mais il honore l'habit.
Et lon lan la, landerirette,
Un galon d'or met en crédit.

LES GENS DE LA NOCE *reprennent le refrein en dansant.*

PIRON.

Second Couplet.

Les gens vous font la courbette,
Jugeant d'un œil interdit,
Le mérite du poëte,
Sur la valeur de l'habit.

LE CHŒUR.

Et lon lan la, landerirette,
Un galon d'or met en crédit.

PIRON.

Troisième Couplet.

Monsieur accepte l'hommage,
Et dans ses regards on lit,

Qu'il croit du goût dans l'ouvrage ;
Dès qu'il en voit sur l'habit.

LE CHŒUR.

Et lon lan la, landerirette,
Un galon d'or met en crédit.

PIRON.

Quatrième Couplet.

Chez madame on peut le suivre ;
Et madame vous sourit,
Non pas en faveur du livre,
Mais en faveur de l'habit....

LE CHŒUR.

Et lon lan la, landerirette ;
Un galon d'or met en crédit.

LANDEL, *à Piron, Gallet, et Collé.*

Grand merci, messieurs, vous nous avez fait passer-là une bonne journée : (*à Mad. Dumont.*) Qu'en dites-vous, ma chère maman ?

Mad. DUMONT.

Ce jour m'a fait oublier toutes mes peines.

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Si j'avais pu trahir l'honneur,
J'aurais la fortune en partage ;
Mais je n'aurais pas le bonheur
De voir, au déclin de mon âge,
Ce couple charmant,
S'unir en s'aimant,
Pour s'aimer encor davantage. (bis.)

CHŒUR.

Ce couplet charmant, etc.

Pendant qu'on chante ce couplet, on apporte de l'intérieur de la maison de Landel, une table que l'on met devant la porte.

LES GENS DE LA NOCE.

AIR : *Nous danserons demain, etc.* [de Richard Cœur de Lion.]

Chantons, chantons leur bonheur digne d'envie.
Chantons, chantons, célébrons des nœuds si doux.

LANDEL, *aux gens de la nôce.*

Venez, venez chez nous :
(*Montrant Babet.*)
Par son ordre, pour vous,
Une table est servie,
L'air est calme et serein ;
Et Babet, de sa main,
Nous versera le vin.

Les derniers vers se répètent en chœur, jusqu'à ce que tout le monde soit à table.

Mad. DUMONT.

Buvons à la santé de Landel le père, qui n'a pu conduire ses enfans jusqu'ici.

GALLET.

Et à celle des deux époux.

PIRON, *se levant, le verre à la main.*

Buvons aussi à l'établissement qu'ils forment ici, en l'honneur de Bacchus.

AIR : *de Grétry.*

Qu'une jour ce temple nouveau,
Devenu rival du caveau,
Puisse balancer sa gloire !
Que souvent de jeunes auteurs,
Pour mieux implorer les neuf sœurs,
Y viennent chanter et boire !

COLLÉ, *se levant aussi.*

Qu'ici, conduit par l'amour,
D'heureux époux de tout âge,
Dansant, buvant tour à tour,
De leur hymen fêtent le premier jour !

GALLET.

Puissent des amis généreux,
Y venir éclaircir entre eux
Jusques au moindre nuage !

PIRON.

Entre l'amour et la gaîté,
Le plaisir et la liberté,
Que l'empire ici se partage !

Tous les trois ensemble.

Et que jamais, grace au bon vin,
N'en approche le noir chagrin!
Le noir chagrin!

UN DES GENS DE LA NOCE.

Mais avant de nous quitter, si du moins nous dansions une ronde; ces messieurs (*montrant les trois poëtes*) en savent bien quelqu'une.

PIRON, *à Gallet.*

Allons, Gallet, ton violon.

GALLET.

Collé, je vais leur donner une chanson de toi.

COLLÉ.

Prends garde Babet est la décence même.

GALLET.

C'est bien à moi qu'il faut dire cela!

Il prélude sur son violon; les gens de la noce se prennent par la main, et il chante:

AIR. *Du curé de Pomponne.* (*Chanson de Collé.*)

Tant que l'honneur desirera
Plaisir, honneur, richesse,
Pour les avoir il emploiera
Courage, esprit, adresse,
Tout le relèvera,
Larira,
Du péché de paresse.

Le chœur répète.

Le chœur répète.

COLLÉ.

Une indolente qui n'aura
Rien vu qui l'intéresse,
Quand son moment d'aimer viendra,
Le dieu de la tendresse
Vous la relèvera,
Larira,
Du péché de paresse.

Le chœur répète.

Le chœur répète.

PIRON, *à Landel.*

Un jeune époux qui ne dira
Qu'un mot de politesse;

Le chœur répète.

Un amant plus poli viendra
Qui parlera sans cesse,
Et le relevera,
Larira, } *Le chœur répète.*
Du péché de paresse.

GALLET.

Une veuve qui comblera
D'un amant la tendresse, } *Le chœur répète.*
Et qui se trauquilisera
Dans ces momens d'ivresse;
On la relèvera,
Larira, } *Le chœur répète.*
Du péché de paresse.

Mad. DUMONT.

AIR : *Messieurs, silence, la révérence.*

Tandis qu'on danse,
La nuit s'avance,
Et personne n'y pense.

UN DES GENS DE LA NÔCE.

Faut qu'on se retire.

(A Mad. Dumont.)

L'on va vous conduire,
Maman, jusques chez vous.

Mad. DUMONT.

Enfans, embrassons-nous.

CHŒUR.

Allons, embrassons-nous.

Tout le monde s'embrasse.

Bon soir la compagnie,
V'là la noce finie :
Jusqu'au revoir,
Bon soir,
Bon soir.
Jusqu'au revoir.

Babet et Landel rentrent chez eux ; madame Dumont s'en va avec les gens de la nôce, qui chantent en s'éloignant.

Bon soir la compagnie, etc.

SCÈNE IV.

PIRON, COLLÉ, GALLET.

PIRON, *les yeux fixés sur la maison de Landel.*

LEs bonnes gens! ils sont jeunes, ils s'aiment; voilà le vrai bonheur.

COLLÉ.

Ma foi, le plaisir que nous leur avons fait de venir à leur nôce, ils nous l'ont rendu de leur mieux.

GALLET.

Oui, nous nous sommes amusés....

PIRON.

Cent fois plus qu'en dix ans l'on ne s'amuserait.... à l'académie. Mais toi, Gallet, le Caton de la bande, tu n'as, je crois, aucun reproche à nous faire. Pas un mot qui ait pu effaroucher Babet.

GALLET.

Mais pour d'aussi mauvaises têtes que les vôtres, je ne suis pas mécontent de vous. Avouez aussi que je faisais merveille avec mon violon.

PIRON.

Et moi, une bonne figure, avec mon habit galonné.

COLLÉ.

Qu'auraient dit de nous les gens du bel air, s'ils nous avaient vus?

GALLET.

Ce qu'ils ne cessent de dire, que nous sommes bien mauvaise compagnie.

COLLÉ.

Que les trois poëtes étaient ivres.

PIRON.

Ivres! oh! quelle calomnie! Ils feraient mieux de dire:

AIR : *Des Bonnes Gens.*

Qu'il faut, sans qu'on les fronde,
Les laisser suivre leur goût ;
Qu'ils savent, dans ce monde,
Toujours s'amuser de tout ;
Qu'ils ne se trouvent à l'aise
Qu'au milieu des bonnes gens ;
Que de la gaîté française
Ce sont les derniers enfans.

TOUS LES TROIS.

Que de la gaîté, etc.

PIRON.

Allons, nous venons de passer une bonne journée, convenons un peu de celle de demain.

COLLÉ.

Demain; cela va sans dire. A deux heures, au caveau.

GALLET.

Oui.

PIRON.

J'ai quelque chose à vous lire.

GALLET.

J'ai quelque chose à vous chanter.

COLLÉ.

J'ai, moi, quelques bouteilles de champagne à vous faire boire.

PIRON.

Tu les as? Mais il n'est pas encore bien tard. Allons chez toi.

COLLÉ.

Et demain donc?

GALLET.

Demain, qu'est-ce qui nous resterait?

PIRON.

Que de prévoyance ! mais demain, n'oublie pas de les apporter.

COLLÉ.

Je n'ai garde; si tes pièces nous endorment, le champagne nous réveillera.

PIRON.

Dormir au caveau !

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

C'est la seule académie
Où l'on ne dorme jamais,
Où, gaîment et sans envie,
L'on prépare ses succès.

(Il serre ses amis dans ses bras.)

Si des filles de mémoire,
Nul de nous n'est oublié,
Nous aurons dû notre gloire
Toute entière à l'amitié.

ENSEMBLE.

Si des filles de mémoire,

GALLET.

Quelque jour, si dans l'histoire,
On daigne parler de nous,
Et conserver la mémoire
De nos joyeux rendez-vous ;
On dira : (j'aime à le croire,)
Leur sort doit être envié....
S'ils n'ont pas trouvé la gloire,
Ils ont connu l'amitié.

ENSEMBLE.

On dira : (j'aime à le croire,) etc.

PIRON.

Il rêve un moment, puis d'un ton brusque.

Adieu, Collé ; adieu, Gallet. Voici mon chemin ; voilà le vôtre.

GALLET.

Est-ce que tu veux t'en retourner sans nous ?

PIRON.

Pourquoi pas ?

GALLET.

Nous allons te reconduire.

PIRON.

Non; j'ai quelques vers à faire ; je me sens en verve, je ne serai pas fâché d'être seul.

GALLET.

Y penses-tu ? à l'heure qu'il est !

PIRON.

C'est le moment de l'inspiration.

GALLET.

Vois comme la nuit est profonde !

PIRON.

J'en serai moins distrait.

GALLET.

Il y a du danger.

PIRON.

Tu as toujours peur.

GALLET.

C'est que j'ai plus de prudence que vous deux.

PIRON.

Ta femme t'attend.

GALLET.

Je ne dois pas quitter un ami.

COLLÉ.

Sans doute.

PIRON.

Voilà l'autre qui s'en mêle.

COLLÉ.

Pas de jour de cette semaine où il ne soit arrivé quelqu'accident.

PIRON.

Raison de plus pour qu'il n'arrive rien aujourd'hui.

GALLET.

Avant-hier, un de mes voisins soupait en ville ; depuis ce moment, il n'a pas reparu.

PIRON, *riant.*

C'est qu'il était las de sa femme.

COLLÉ.

Hier, à ma fenêtre, j'ai entendu crier d'une voix étouffée : au voleur ! au voleur !

PIRON.

Quelqu'innocente qui faisait la cruelle !

GALLET.

Tiens, Piron, je t'en prie, je ne sais quel pressentiment.... Oh ! j'ai le cœur serré !.... j'en pleure d'avance.

(*Il tire son mouchoir pour s'essuyer les yeux.*)

COLLÉ, *sanglottant.*

Si demain on venait nous apprendre.... Quelle perte, bon dieu ! pour les lettres et pour nous !

PIRON.

Et pour moi donc ! mais vous voudriez bien pouvoir m'effrayer, afin de dire que Piron a eu peur.

GALLET.

Comment donc ! est-ce qu'un poëte est obligé d'être brave ?

COLLÉ.

Ils t'attendent, peut-être, au coin d'une rue, pour te voler ton argent.

PIRON.

Je n'en ai point.

GALLET.

Tu es vêtu comme un financier.

PIRON.

Je leur dirai que je suis poëte dramatique.

COLLÉ, *les larmes aux yeux.*

AIR : *La Signora malade.*

Ton art envain, pour les séduire,
Epuiserait toutes ses fleurs ;
Orphée, autrefois, de sa lyre,
Des tigres charmait les fureurs.
Mais comment attendrir des voleurs ! (bis.)

GALLET.

C'est envain qu'on leur crie,
De la Métromanie,
Messieurs, sur mon honneur,
Messieurs, je suis l'auteur.
En province, à Paris, partout je suis connu.
Mon Gustave est très-beau, messieurs ; l'avez-vous lu ?

ENSEMBLE.

De la Métromanie,
Leur aveugle furie,
Hélas ! pour ton malheur,
Méconnaîtrait l'auteur.

PIRON.

Adieu, mauvais plaisans ; pour la dernière fois, adieu.

GALLET, *courant après lui.*

Pour la dernière fois ! ce mot est de mauvais augure.

COLLÉ.

Non, te dis-je, cet habit te portera malheur.

GALLET.

Il est si beau !

PIRON.

Messieurs, c'est donc mon habit que vous voulez reconduire ! C'est pour mon habit que vous craignez !

Eh! que ne disiez-vous? Attendez.... Vous savez comment Bias se mit au-dessus de l'embarras des richesses; je renouvelle son exemple.

(Il jette son habit et s'enfuit.)

COLLÉ, *regardant l'habit d'un air stupéfait.*

Son habit!

GALLET.

Quelle folie!

PIRON, *s'éloignant.*

J'imite un sage.

SCÈNE V.

COLLÉ, GALLET.

GALLET.

EH! bon dieu! que dira-t-on chez lui, en le voyant rentrer dans cet état?

COLLÉ.

Mais tandis que nous nous étonnons, il court. Je t'en prie, mon cher Gallet, toi qui es plus leste que moi, tâche de le rattrapper.

GALLET, *courant.*

Tu as raison.

SCÈNE VI.

COLLÉ, *seul.*

ET l'habit qui reste-là! il fallait, du moins, le lui porter. (*Il appelle.*) Gallet! Gallet! Allons, ni l'un ni l'autre ne m'entendent plus. Patience, j'espère que Gallet le ramènera [*Il ramasse l'habit de Piron.*]

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Ainsi jadis un grand prophète,
En fuyant, laissa son habit ;
Mais, par une vertu secrète,
Il y renferma son esprit....
Oh ! si celui que Piron laisse
Possédait les mêmes secrets,
Je sens que j'aurais la faiblesse
De ne le lui rendre jamais.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Oh ! comme j'y puiserais
Tous les trésors de Thalie,
Et le don de la saillie,
Des bons vers, des bons couplets !

Et l'académie elle-même.... qui sait ?

Nos quarante, un jour peut-être
Au Louvre feraient paraître
L'habit, mais non pas le maître
Pour que, grace à ses effets,
L'esprit venant sans étude,
On y perdit l'habitude
De toujours courir après.

SCÈNE VII.

COLLÉ, GALLET.

GALLET.

MON ami, j'ai perdu mes peines. La nuit est si profonde, que je ne sais pas même de quel côté il a tourné. Cependant j'ai entendu parler, marcher, courir autour de moi. Ces diables d'histoires que nous venons de lui conter m'ont presque rendu poltron. (*On entend crier:* Arrête, arrête.)

Eh bien, ne te le disais-je pas ! Allons nous-en chez nous.

COLLÉ.

Oui, n'exposons pas la dépouille sacrée d'un ami.

Collé emporte l'habit, et ils sortent du côté opposé à celui par lequel Piron est sorti.

SCÈNE VIII.

PIRON, UN CAPORAL ET QUATRE HOMMES DU GUET.

LE CAPORAL, *à Piron.*

VOus nous avez donné assez d'exercice ; mais vous n'échapperez pas ; venez chez le commissaire ; il faut savoir pourquoi, à l'heure qu'il est, vous courez, d'un air effaré, sans habit.

PIRON.

Sans habit ! Quoi ! c'est parce que je n'en ai plus.

LE CAPORAL.

Qu'en avez-vous fait ?

PIRON.

C'est pour cela que l'on m'arrête ? (*à part.*) Ah ! mes coquins d'amis ! voilà ce qu'ils avaient prévu ; il ne m'ont fait peur des brigands que pour me faire tomber dans les mains du guet. C'est un tour, il faut le leur rendre.

LE CAPORAL.

Rendre quoi ? Vous l'aurait-on pris ?

PIRON.

[*A part.*] Il faut les faire arrêter.... [*haut.*] Au voleur ! au voleur !

LE CAPORAL.

Vous avez été volé ?

PIRON.

Oui, oui. (*se débarrassant d'eux.*) Au voleur ! au voleur !

LE CAPORAL.

Mais que ne disiez-vous donc ?

PIRON.

Eh vîte ! faites courir après eux, envoyez une escouade à leurs trousses.

LE CAPORAL.

Expliquez-vous ; il faut rendre plainte.

PIRON.

Mais en attendant, vous les laisserez échapper.

LE CAPORAL.

Par où se sont-ils enfuis ?

PIRON.

Par-là, sans doute, et ils doivent avoir mon habit.

LE CAPORAL.

Eh bien ! ce témoin les trahira. [*Aux soldats.*] Messieurs, que trois de vous se détachent. Pas de temps à perdre, peut-être sera-t-il encore possible d'en saisir quelqu'un.

Trois hommes du guet se détachent et sortent du même côté que Gallet et Collé.

PIRON.

[*Aux trois hommes.*] Eh vîte ! eh vîte ! [*à part.*] Oh s'ils pouvaient être arrêtés, comme je rirais d'eux, à mon tour !

LE CAPORAL.

Combien étaient-ils ?

PIRON.

Deux.

LE CAPORAL.

Armés, sans doute ?

PIRON.

Oh ! oui.

LE CAPORAL.

D'épées ou d'armes à feu ?

PIRON.

D'un violon.

LE CAPORAL.

Comment, d'un violon !

PIRON.

Ah vraiment ! ce sont des voleurs fort singuliers.

LE CAPORAL.

Donnez-moi leur signalement ?

PIRON.

AIR : *Quoi ! ma voisine es-tu fâchée ?*

Ils vont toujous fixant les nues
D'un œil distrait,
Toujours fredonnant dans les rues
Quelque couplet ;
Ils ont l'air franc, simple crédule
De deux buveurs ;
Et pour comble de ridicule, . . .
De deux auteurs.

LE CAPORAL.

J'entends ; ce sont des hypocrites qui cachent leur jeu.

PIRON.

Précisément.

LE CAPORAL.

Mais ne vous ont-ils volé que votre habit ?

PIRON.

N'est-ce donc pas assez ? Un habit superbe, chargé de galons, de dorure. (*avec emphase.*)
Où le travail encor surpassait la matière.

LE CAPORAL.

Un habit galonné. (*Il lui fait la révérence.*) Pardon, monsieur, de vous avoir traité un peu légérement. —Un habit galonné ! Mais, voilà un vol considérable !

PIRON.

Et par malheur encore, j'y avais des pièces.

LE CAPORAL.

D'argent ou d'or apparemment !

PIRON, *avec enthousiasme.*

Que dites-vous, cent fois plus rares
Que ne le sont l'or et l'argent. . . .

LE CAPORAL.

Voyez-vous ça !.... C'était quelques bijoux, quelques diamans !

PIRON, *toujours avec emphase.*

Des bijoux ! des colifichets !
A mon goût, à mon génie
Ils ne convinrent jamais.
Assez d'autre ont la manie
De vouloir en tout du brillant,
Des pièces de rapport, du joli clinquant....
J'ai toujours dédaigné, moi, la marquetterie.
J'aime le beau, le sublime, le grand,
Je jette en bronze.... Oui, voilà mon talent.

LE CAPORAL.

Ça doit faire un beau talent !.... Mais les voici, je crois.

SCÈNE IX.

Les mêmes, COLLÉ, GALLET, les trois soldats.

COLLÉ.

DE quoi nous accuse-t-on ?

PIRON.

Ce sont eux.

UN SOLDAT.

Marchez toujours.

PIRON, *au caporal.*

AIR : *De la romance de Marmontel.*

Ils vont jouer l'innocence ;

LE CAPORAL.

Autant d'efforts superflus ;

PIRON.

Ou du moins, il faut, je pense,
Les bien tancer d'importance,
Pour qu'ils n'y reviennent plus.

COLLÉ.

Où nous menez-vous donc ?

GALLET, *à Collé, montrant Piron.*

Tiens.... Et lui aussi ! (*Collé et Gallet rient aux éclats, tandis que Piron garde le plus grand sérieux.*)

PIRON, *au caporal.*

Ils affectent de la gaîté.

LE CAPORAL. *à Piron.*

Patience, ils ne riront pas toujours.

COLLÉ, *au caporal, montrant Piron.*

Même air.

De quoi donc est-il coupable ?

GALLET.

Qu'avons-nous fait aujourd'hui ?

PIRON, *au caporal.*

Montrez-vous inexorable.

COLLÉ.

Messieurs, cet homme est bon diable,

COLLÉ et GALLET.

Nous vous répondons de lui.

LE CAPORAL.

Belle caution !

GALLET.

Vraiment, messieurs, c'est un honnête homme.

LE CAPORAL.

Et vous des frippons.

PIRON, *bas au caporal.*

Fort bien, appuyez.

COLLÉ, *au caporal.*

Vous êtes trop honnête.

LE CAPORAL.

Cet habit vous appartient-il ?

COLLÉ.

Non.

LE CAPORAL.

Vous l'avez donc volé ?

COLLÉ.

Nous ?

GALLET.

Qui vous a dit cela ?

LE CAPORAL, *montrant Piron.*

Lui !

COLLÉ et GALLET.

Lui !

PIRON, *au caporal.*

Voyez comme ils sont confondus.

COLLÉ et GALLET, *se regardant.*

AIR : *Quel désespoir.*

Quel tour affreux !
Sur-tout de la part d'un confrère.
Quel tour affreux !
O destin ! voilà de tes jeux !

GALLET, *au caporal.*

Mais c'est assez plaisanter, et lui-même.... [*montrant Piron.*]

PIRON, *au caporal.*

Ne souffrez pas qu'ils m'approchent.

GALLET, *à Collé.*

Fais donc entendre au caporal que je suis un homme établi, ayant un état, une femme, des enfans.

COLLÉ.

Tu as raison. [*Au caporal.*]

AIR : *De sa modeste mère.*

Nous aurons peu de peine
A nous justifier.

PIRON, *au caporal.*

Bon, d'une excuse vaine
Ils voudraient vous payer.

COLLÉ.

De quoi peut-il se plaindre ?
Nous prenions son habit,
Pour qu'il n'eût plus à craindre
Qu'en route on le lui prît.

LE CAPORAL.

Les bonnes ames !

GALLET, *à Collé.*

Tu n'as fait qu'embrouiller l'affaire.

LE CAPORAL.

Mais ce n'est pas à moi que l'on en conte. Vos figures ne sont pas nouvelles pour moi ; je vous ai déjà vu quelque part.

PIRON.

Oh, c'est vrai, ils y vont quelquefois.

LE CAPORAL.

Vous n'en êtes pas à votre coup d'essai.

COLLÉ.

Pour ça, monsieur, vous pourriez bien avoir raison.

LE CAPORAL, *d'un air satisfait.*

Ah !

COLLÉ.

AIR : *Du Vaudeville de Figaro.*

Je m'accuse sans mystère,
Comme auteur et chansonnier,
D'avoir dans plus d'un confrère,
Pris plus d'un vers tout entier ;
Prendre ainsi, --- c'est très-mal faire,
Et j'en conviens franchement....
Mais ils m'en ont fait autant.

LE CAPORAL.

Laissons-là toutes ces balivernes, voici la maison du commissaire.

COLLÉ, *avec étonnement.*

Du commissaire !

PIRON, *à part au caporal.*

Que croyez-vous qui puisse leur arriver ?

LE CAPORAL.

Oh ! rien ! les galères.... Si ce n'est mieux.

PIRON.

Mieux !

GALLET.

Eh ! monsieur, ne nous perdez pas. Nous sommes de bonnes gens.

LE CAPORAL.

Des coquins.

PIRON.

Allons.... Je vais vous dire la vérité.

LE CAPORAL.

Je la sais.

PIRON.

Ce n'était qu'une plaisanterie.

LE CAPORAL.

Ah ! ah ! vous voudriez sauver des voleurs.

PIRON.

Ils ne le sont pas. Ce sont mes amis.

LE CAPORAL.

Tant pis pour vous.

GALLET.

Nous avons soupé ensemble à une nôce.

LE CAPORAL.

Vous irez coucher en prison.

PIRON, *se fâchant.*

Comment, vous ne voulez pas m'en croire ?

LE CAPORAL.

Vous verrez si monsieur le commissaire ne les condamnera pas. *Il va frapper à la porte du Commissaire.*

PIRON, *à ses amis.*

Il n'entend pas raison, grondez-moi, battez-moi, je le mérite, je me soumets à tout.

COLLÉ.

Allons, ce langage me désarme.

GALLET.

Oui, riez à votre aise ; vous ne tenez à rien ; mais moi....

SCÈNE X.

Les mêmes, LE CLERC du Commissaire.

LE CLERC.

QU'EST-CE qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ? monsieur le Commissaire est couché ; il me tarde de l'être, hâtons-nous.

PIRON, *à ses amis.*

C'est son clerc.

GALLET, *à part.*

Je crois que le mieux, est de rire de l'aventure.

LE CLERC.

Expliquez-vous.

LE CAPORAL.

Voici ce que c'est : nous tournions le quai des orfévres.

COLLÉ, *d'un air patelin, interrompant le caporal.*

AIR : *La bonne aventure.*

De la nôce on revenait,
Ce n'est pas ma faute.

GALLET.

On a marié Babet
Au fils de notre hôte.

LE CLERC.

Quest-ce que tout cela signifie ?

LE CAPORAL.

Paix, messieurs.
En deux mots, voici le fait.

PIRON, *l'interrompant.*

Ou plutôt, pour trancher net,
C'est bien la faute du guet.

TOUS LES TROIS, *ensemble.*

Ce n'est pas ma faute.

LE CLERC.

Allons, allons, je vois que c'est ici une affaire majeure ; verbalisons un peu. [*Il tire sa plume et son écritoire.*]

PIRON.

Versifions même, si vous le voulez ; je vous aiderai à mettre le procès en vers.

LE CLERC.

Point de verbiage ; procédons, et commençons par vous. Votre nom,

PIRON.

Volontiers; mais à condition que vous me direz le vôtre.

LE CLERC.

Ah, vous plaisantez la justice, apprenez à respecter mon habit.

PIRON.

Vous me dites cela, parce que je suis en veste.

LE CLERC.

Encore, respectez mon habit vous dis-je.

PIRON.

A la bonne heure; mais, c'est du mien qu'il s'agit ici.

LE CLERC.

Vous ne voulez donc pas me répondre. Que faites-vous? Votre état?

PIRON.

Mon état,

Je vais, viens, veille, sue, et me tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fais rien.
Quand je veux, j'entre en verve, et le feu prend aux poudres,
Il sort de moi des traits, des éclairs, et des foudres....

LE CLERC, *ne pouvant écrire aussi vîte que Piron parle.*

Mais, je suis bien bon. Qu'est-ce que tout ce galimathias?

PIRON, *continuant.*

J'ai le vol si rapide et si prodigieux,
Qu'à me suivre, on se perd après moi dans les cieux.

LE CLERC.

Vous vous moquez donc de moi?

PIRON.

Point du tout; vous me demandez ce que je fais, je viens de vous le dire.

LE CLERC.

Et que m'avez-vous dit ?

PIRON.

Des vers.

LE CLERC.

Des vers !

PIRON.

Oui, voilà ce que je fais.

LE CLERC.

Encore du verbiage ! craignez de me pousser à bout. Croyez-vous donc que je sois novice dans ma profession ?

COLLÉ.

Que monsieur ne sache pas tout ce qu'il faut savoir ?

GALLET.

Que monsieur n'ait pas étudié la coutume et le droit français.

COLLÉ.

C'est bien à lui que l'on se joue, vraiment !

(*Les voisins se mettent successivement aux fenêtres.*)

PIRON, *au Clerc.*

Chut ! n'éveillons pas les voisins. Tout ce que vous direz d'ailleurs, n'empêchera pas que mon métier ne soit de composer des vers.

GALLET, *au Clerc.*

AIR : *Mes bons amis.*

Ça voulez-vous
Qu'il vous fasse, entre nous,
Une épigramme ou chansonnette ?

COLLÉ.

Et de façon ;
Que demain votre nom
Dans tous les quartiers se répète ?

GALLET.

Il peut vous peindre noir, en blanc;
Vif, aimable, ou sec et pesant,
Comme Cujas, comme Barthole,

COLLÉ.

Comme un aigle dans votre état,

GALLET.

Ou comme un petit magistrat,
Tout frais échappé de l'école.

LE CLERC, *à Gallet.*

Voyons donc un peu, vous qui parlez, si vous saurez me répondre mieux que lui.

GALLET.

AIR : *De la Boulangère.*

Pour moi je possède un talent
Qui n'est pas moins utile.
C'est de tourner fort joliment
Un petit vaudeville plaisant,
Un petit vaudeville.

(Les voisins répètent.)

Un petit vaudeville plaisant,
Un petit vaudeville.

LE CLERC, *aux voisins.*

Qu'on se taise et qu'on me laisse procéder.

(Les voisins répètent.)

Un petit vaudeville plaisant,
Un petit vaudeville.

LE CLERC, *à Gallet.*

Il ne s'agit pas de chansons; votre nom ?

GALLET.

Je me nomme Gallet.

LE CLERC.

Que faites-vous !

GALLET.

Je fais.... mais, vous allez encore vous fâcher.... Des chansons.

LE CLERC.

Ah ; pour le coup, c'est trop fort, je vois qu'il faut nécessairement éveiller monsieur le Commissaire.

GALLET, *le retenant.*

AIR : *Pour la Baronne.*

Le Commissaire !
Respectez son repos : vraiment,
Vous savez si bien votre affaire,
Que vous valez, sans compliment,
Un commissaire.

COLLÉ.

Un Commissaire !
C'est trop peu assurément ;
Monsieur est si prompt en affaires,
Qu'il vaut lui seul, sans compliment,
Deux Commissaires.

PIRON.

Deux Commissaires !
Monsieur joint à l'air imposant,
Tant de profondeur en affaires
Qu'il vaut au moins, sans compliment,
Trois Commissaires.

GALLET.

Oui, monsieur, je fais des chansons ; et si vous avez du goût, vous devez savoir la dernière que j'ai faite, et dont on chante, depuis un mois, le refrein dans les rues.

Il chante.

Il n'est pas de vrais biens au monde,
Sans vin, sans amour, sans gaîté.

Les voisins répètent ce refrein.

Vous voyez, monsieur, que tous les voisins le savent par cœur.

LE CLERC.

Je crois que tout le monde se moque de moi.

GALLET.

AIR : *Toujours, toujours, il est toujours le même.*

Ainsi, je peux me dire avec justice,
Vrai chansonnier,

Et de plus épicier,
Monsieur, dans ce métier,
Tout à votre service.

(Il lui donne une de ses adresses.)

Monsieur, venez chez moi.

Et vous aurez du bon,
On sait, dans ma maison,
Que tout robin, se connaît en épice.

LE CLERC

Qu'est-ce à dire, qu'est-ce à dire ? impertinent ? je vous ferai déchanter ! Je n'y tiens plus.

COLLÉ, *le retenant.*

Non, n'éveillez pas monsieur le Commissaire. Je vais vous éviter, moi, la peine de me faire des questions. Je m'appelle Charles Collé; je demeure rue du Jour, paroisse Saint-Eustache.

LE CLERC, *à part.*

Ah ! en voici donc un de raisonnable !

COLLÉ.

Ma profession est de ne rien faire, dont ma famille enrage. Mais lorsque les couplets de monsieur sont bons je les chante.

AIR: *de Guichard.*

Avoir dans sa cave profonde
Vin excellent, en quantité,
Faire l'amour, boire à la ronde,
Est la seule félicité. (*bis.*)
Il n'est pas de vrais biens au monde,
Sans vin, sans amour, sans gaîté. (*bis.*)

Les voisins répètent, en chœur, les deux derniers vers.

Second couplet.

Des biens dont un Crésus abonde,
Mon cœur ne fut jamais tenté;
Mais entre la brune et la blonde,
Quant on peut boire en liberté,
On a les vrais biens de ce monde,
Le vin, l'amour et la gaîté. (*bis.*)

Les voisins répètent, de même, les deux derniers vers.

LE CLERC.

A quelle espèce d'homme ai-je donc affaires!

COLLÉ.

Ce n'est pas-là mon seul talent: quand monsieur (*montrant Piron.*) fait des bons vers, je les déclame.

(*avec emphase.*)

„ J'ai tout dit, tout, seigneur: cela doit vous suffire.
„ Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.

(*Il s'avance avec dignité vers le caporal.*)

LE CLERC, *furieux.*

Vous allez voir, vous allez voir. Monsieur Lafosse me vengera.

COLLÉ.

Monsieur, monsieur, où courez-vous?

(*Le clerc rentre dans la maison.*)

PIRON.

Il est sourd à nos pleurs, il est sourd à nos cris.

LE CLERC, *en dedans de la maison.*

AIR: *De la Bourbonnaise.*

Monsieur le Commissaire!

GALLET, *chantant.*

Oh dieu! que va-t-il faire? (*bis.*)

LE CLERC.

Monsieur le Commissaire!

PIRON, COLLÉ, GALLET.

Il le réveillera, ah! ah! ah! ah! ah! ah!

PIRON.

Je crains qu'en récompense,
Demain, à l'audience,
Il ne dorme.

COLLÉ.

Oh! je pense
Qu'il y dort sans cela.
Ah! ah! ah! ah! ah!

(*Les voisins répètent ensemble.*)

Ah! ah! ah! ah! ah!

PIRON, *se retourne, et voyant les soldats du guet rire aux éclats; s'écri :*

Mes amis, rien ne manque à notre gloire; nous avons fait rire le guet.

LES VOISINS ET LE GUET, *reprenant la fin de l'air.*

Ah! ah! ah! ah! ah!

COLLÉ.

Mais le voici.

SCÈNE XI.

Les précédens, LE COMMISSAIRE *arrive en bonnet de nuit, en robe de chambre, encore mal éveillé, Piron, Collé et Gallet se pressent autour de lui.*

PIRON.

MONSIEUR, monsieur, c'est bien malgré nous, je vous assure.

GALLET.

Nous voulions respecter votre repos.

COLLÉ, *montrant le Clerc.*

Lui seul est coupable ....

PIRON.

Du sommeil que l'on vous fait perdre.

COLLÉ.

Du rhume que vous pourrez gagner.

LE CLERC, *au Commissaire.*

Vous voyez, monsieur, ils se moquent aussi de vous.

LE COMMISSAIRE, *se frotte les yeux; regarde les trois poëtes, toutes les fenêtres du voisinage éclairées et remplies de monde, la garde qui se tient les côtés à force de rire, et son clerc qui enrage; il baille pour la dernière fois; et se réveillant tout-à-fait, il dit :*

Ouf! voilà bien du bruit! Qu'est-ce que tout ceci! Voyons. (*Au clerc.*) Vous savez leur nom?

PIRON.

Piron.

LE COMMISSAIRE.

L'état ?

PIRON.

Poëte !

LE COMMISSAIRE, *étonné.*

Poëte !

LE CLERC.

Vous voyez, vous voyez, monsieur.

LE COMMISSAIRE.

Poëte !

PIRON.

Oui, monsieur, poëte ! et où vivez-vous donc pour ne pas connaître le poëte Piron, auteur de la tragedie de *Calisthènes*, que tout Paris a sifflée.... injustement ! auteur et père des *Fils ingrats*.

LE COMMISSAIRE.

Que parlez-vous de pièces de théâtre ! Savez-vous que Lafosse est mon frère, et qu'il a fait la belle tragédie de *Manlius* ? Comment la trouvez-vous ? Hein ! Mon frère est un homme de beaucoup d'esprit.

COLLÉ, *au Commissaire.*

AIR : *De la parole.* (*de Sargines.*)

Certes, vous devez, j'en convien,
Vous enorgueillir l'un et l'autre,
Lui, d'un frère tel que le sien ;
Vous d'un frère tel que le vôtre....

PIRON, *au Commissaire.*

C'est un homme d'un vrai talent,
Plus d'un laurier pare sa tête.....
Et j'en suis peu surpris vraiment,
Car moi qui vous parle.
J'ai pour frère un garçon charmant,
Et qui n'est, ma foi, (*bis.*) qu'une bête. (*bis.*)

LE CLERC.

Quoi ! vous ne les envoyez pas en prison ?

LE COMMISSAIRE.

Eh ! mais je commence à ouvrir les yeux ; ce ne sont pas-là des sots : il y a ici quelque méprise.

Landel et Babet se mettent à leur fenêtre.

BABET, *à Landel.*

Mon ami, ne les reconnais-tu pas ! Ce sont ces messieurs. (*Ils descendent.*)

LE COMMISSAIRE, *à part.*

Je vois qu'ils n'ont voulu que rire. *Aux trois poëtes.* Allons, que chacun reprenne ce qui lui appartient, et désormais soyez plus sages.

LE CLERC.

Monsieur, monsieur, je crois qu'il faudrait savoir au juste qui ils sont, où ils ont dîné et soupé aujourd'hui.

SCÈNE XII.

Les mêmes, LANDEL, BABET, *accourant.*

LANDEL.

PARBLEU ! c'est avec nous ; ils nous ont fait l'honneur d'être de la nôce.

PIRON.

Oh ! les pauvres enfans !

LANDEL, *au Commissaire.*

Je suis croyable, monsieur, je m'appelle Landel, fils du maître du Caveau, marié, d'aujourd'hui, à ma chère Babet. (*Babet fait la révérence.*)

LE CLERC, *au Commissaire.*

Bon, bon ; voyez quelle confiance ils méritent. Ce sont les enfans de cette madame Dumont, que son ancien maître poursuit.

LE COMMISSAIRE.

Madame Dumont ! oui, je me rappelle cette affaire. *Aux deux époux.* Mes enfans, il est fort agréable de se marier : mais savez-vous que demain, madame Dumont, à la requête de monsieur Mondor, doit être saisie pour une somme de deux cents livres.

BABET.

O ciel !

PIRON.

Quoi ! le riche Mondor !

LANDEL, *à Piron.*

Monsieur c'est une infamie.—Une vengeance de sa part : c'est parce que Babet est aussi sage qu'elle est aimable.

PIRON.

Dans quel chagrin vous voilà ! Je ne souffrirai pas que l'on pleure un jour de nôces.

(*Au Commissaire.*)

AIR : *Votre souhait sera comblé.*

Si votre sommeil est troublé,
Si personne ici ne repose,
Si votre clerc s'est désolé,
Cet habit seul en est la cause :
Non, je ne le porterai plus ;
Il m'a coûté deux cents écus...
Qu'à leur dette il serve de gage ;
Et qu'après avoir, malgré nous,
Oté la paix au voisinage....
Il la rende à ces deux époux.

LANDEL.

Quoi ! monsieur Piron, vous voudriez !....

PIRON.

Mon ami rougiriez-vous de devoir quelque chose à une vieille connaissance de votre père ? Vous n'êtes pas encore bien riche ; quand vous le serez davantage, cet habit me reviendra.

LE COMMISSAIRE.

Un poëte !

COLLÉ.

Oui, monsieur, un poëte.

LE CLERC.

Je ne sais que penser de ces gens-là. Voilà monsieur Mondor aussi avancé que moi.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur Piron, ce mouvement est louable ; mais peut-être ne sera-t-il pas nécessaire d'accepter votre offre. Je verrai demain monsieur Mondor, et j'espère le

163

faire rougir d'une rigueur si peu digne de lui.—Cependant, faites-moi l'honneur, ainsi que ces messieurs, de venir dîner demain chez moi ; nous aurons du bon vin et des huîtres. (*Les trois poëtes s'inclinent pour le remercier.*) --En attendant, comme il est tard, je vais vous faire reconduire par le Guet.

PIRON, *après avoir remis son habit aux époux.*

AIR : *C'est la petite Thérèse.*

Enfans, reprenez courage,
Ne songez plus qu'à l'amour;
Qu'il efface le nuage
Qui troublait un si beau jour.
Vous pleuriez, c'est bien dommage;
Heureux qui n'a pas, pourtant,
Le jour de son mariage,
Eprouvé d'autre accident.

GALLET, *aux voisins.*

Ça, messieurs, qu'on se sépare,
Le calme vous est rendu ;
Que de son mieux on répare
Le temps que l'on a perdu.
Ne pas dormir, c'est dommage ;
Mais entre époux, bien souvent,
L'amour à son avantage,
Fait tourner cet accident.

COLLÉ.

Nous voilà tirés d'affaire, (*Montrant le clerc.*)
En dépit de son courroux ;
Car monsieur le Commissaire
Nous a renvoyés absous.
Si le public inflexible
Nous condamnait : ah vraiment,
Il ne serait plus possible
De rire de l'accident

BABET, *au Public.*

AIR : *De l'amoureux de quinze ans.*

C'est bien fort pour nous,
D'avoir, devant vous,
En ces lieux rappellé
Piron et Collé.
Mais dans ce temps-ci,
Chacun, à l'envi,
Répète, pour avoir de l'esprit,
Tout ce qu'ils ont dit.

FIN.